

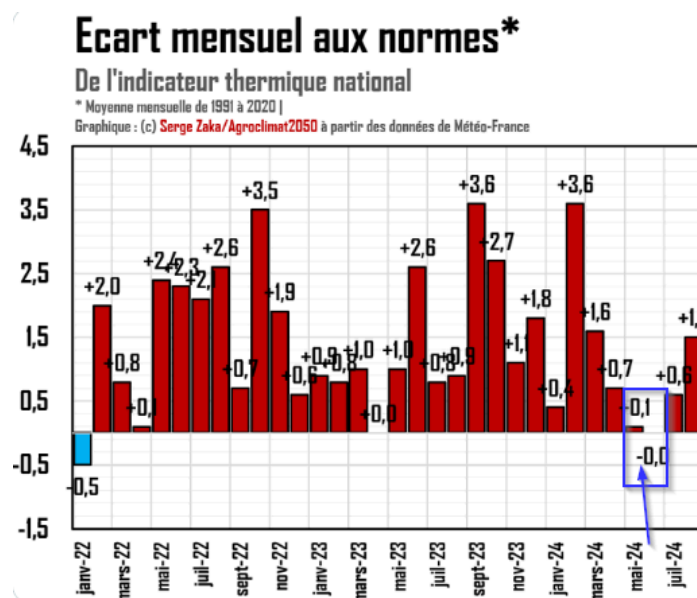
## Une garde de sport :

Nous sommes le 13 juin 2024, je suis en ville, à Lyon, il est encore tôt le matin. J'achète les dernières asperges chez Noël, mon marchand de légumes, fidèle vendeur du marché de la Croix-Rousse, en place tous les jours. Sauf le lundi. L'été commence à se montrer sur les étals au travers des différents fruits et légumes de saison, petits pois, fraises, tomates, cerises, abricots, mais c'est encore timide. Je regarde au bout du boulevard, en direction du Gros Cailloux.

— Puis-je apercevoir le Mont-Blanc aujourd'hui ?

Par beau temps, Il nous fait parfois l'honneur de se montrer, mais le temps est gris aujourd'hui et je ne vois pas plus loin que la centrale du Bugey.

Effectivement, le printemps météorologique se termine mais non sans faire de la résistance et nous gratifie de nombreux jours de précipitations avec des températures qui restent de saison. Le mois de mai était conforme aux normes avec un écart de seulement +0,1° à la moyenne, le mois de Juin aura fait encore mieux en affichant une température moyenne calquée sur les normales de saison. Inédit, car nous sommes sur une série de 31 mois consécutifs au-dessus des normes.



La conséquence de ce printemps pluvieux est qu'en haute montagne les conditions restent propices au ski de randonnée (\*Voir annexe 2 pour plus de détails, en fin de récit), mon activité de prédilection. Le tout, grâce à un cumul de neige excédentaire au-dessus de 2500m d'altitude, à peu près partout dans les Alpes.

Le prix à payer, ce sont les éclaircies de ciel bleu. Elles sont rares et mieux vaut se tenir aux aguets pour en profiter. A chaque créneau, aussi court puisse-t-il être, Skitour et autres réseaux sociaux montagnards s'enflamment. Les descentes s'enchaînent, les stars du ski alpinisme sont déchainées, des Ecrins au Mont-Blanc tout le monde veut faire sa trace dans les couloirs fabuleusement remplis. Le ski de pente raide revit ses plus belles heures depuis quelques semaines. Les itinéraires d'antan, restés impraticables pendant des années, reprennent vie le temps de ce printemps suspendu.

Difficile, dans ces conditions, de faire le deuil de ma saison, même si nous sommes mi-juin, que le solstice d'été approche et que la plupart des habitués de la montagne ont troqué leurs affaires d'hiver pour leur vélo, leurs chaussons d'escalade, leurs baskets, que sais-je encore...  
Et pourtant... le ski de randonnée occupe encore toutes mes pensées, lui qu'on appelait autrefois "ski de printemps".

Nous sommes le mardi 11 Juin. L'été approche et avec lui, le moment de descendre les spatules à la cave pour leur laisser un repos bien mérité. Le weekend suivant, des amis se marient annonçant le début d'une longue série de week-ends occupés par le retour à la vie sociale. Famille et amis longtemps négligés tout au long de cet hiver reprennent place dans nos esprits au fur et à mesure de la remontée de la limite neige qui rend le ratio ski/marche de moins en moins intéressant.

Je suis loin de pouvoir ou de vouloir faire autant que les pros de la discipline, mais pour éteindre ma soif de neige, il me faut une dernière aventure.  
Voici son récit, telle qu'elle s'est déroulée, dans ma tête puis dans mes jambes.

Faisons les comptes, nous sommes mardi, l'impératif est d'être à la maison vendredi matin, prêt à partir pour une mission « train vélo » afin de rejoindre le lieu du mariage quelque part dans la Drôme. L'échéance pourtant si proche, est reléguée par mon esprit loin derrière cette envie d'escapade en altitude.

Mardi... Je regarde par la fenêtre de la chambre, il fait gris, je suppose qu'en montagne aussi. Cette ambiance maussade me gagne et je commence à me résoudre à l'évidence, il n'y aura probablement pas de dernière sortie. L'impression est renforcée par les messages reçus de mes compagnons de cordée, ils sont tous négatifs. Personne n'est disponible, je suis seul.

Dans le fond, ce n'est pas si grave, j'imagine des plans peu complexes techniquement, comme le pic de l'Etendard, ou bien un tour dans les aiguilles d'Argentière en Belledonne. Des randos longues mais jamais difficiles.

Mon esprit est occupé par la création de cette dernière journée, mais la logistique est si délicate que le projet me semble compromis. Étant seul, je me refuse d'utiliser la voiture ce qui complique un peu plus l'équation.

Mais cela vaut-il le coup de se torturer l'esprit à trouver une idée d'aventure et à organiser la logistique si le mauvais temps persiste ?

— Que disent les conditions ?

Après avoir allumé mon ordinateur, mes réflexes sont rodés, Ecosia, un premier onglet Skitour, considéré comme la bible du skieur de randonnée. Ce site est une mine d'informations regroupant à la fois les différents topos et les dernières excursions effectuées par les utilisateurs du site.

Je regarde si une nouvelle sortie ajoutée peut nous indiquer les conditions dans les coins visés.

Puis, un clic sur les différentes nivôses, ces stations météo automatiques installées un peu partout dans différents massifs, nous donnent les cumuls de neige en temps réel. Au-dessus de 2500m les mesures sont très élevées pour la saison. On note tout de même une perte d'une trentaine de centimètres, les orages du week-end dernier ont détérioré le manteau neigeux.

Ensuite, un lien nous amène vers un bulletin météo édité par un passionné, le site de météo Caplain pour contrôler l'altitude de l'ISO 0° sur les prochains jours, indicateur très précieux pour déterminer si un regel a eu lieu en montagne et forcément voir une tendance sur le temps prévu.

J'aperçois une fenêtre météo pour ce jeudi, avec en amont du froid et quelques flocons. Les planètes s'aligneraient-elles ?

Alpes du Nord (France)

**Emis Mardi 11 Juin 2024, 21:48 (horaire usuel)**

**Situation et évolution**  
Pas très chaud pour la saison, encore humide mais sans orages.

**demain Mercredi 12 Juin:**  
Le ciel tend à se dégager cette nuit puis à se recouvrir de cumulus entre 2000 et 3000m ne fournissant que quelques averses frontalières (flocons à 2200m).

pression: 1016 mb  
en plaine: 10/21°C, vent Nord faible->NW maxi 5 noeuds  
à 1500m hors-sol: 5/9°C, vent Nord 6 noeuds  
à 3000m hors-sol: -3°C, vent faible  
iso 0°: 2500m  
iso -10: 4400->4200m

**Jeudi 13 Juin:**  
Beau temps sans vent avant un soufuffle modéré de Sud la nuit.

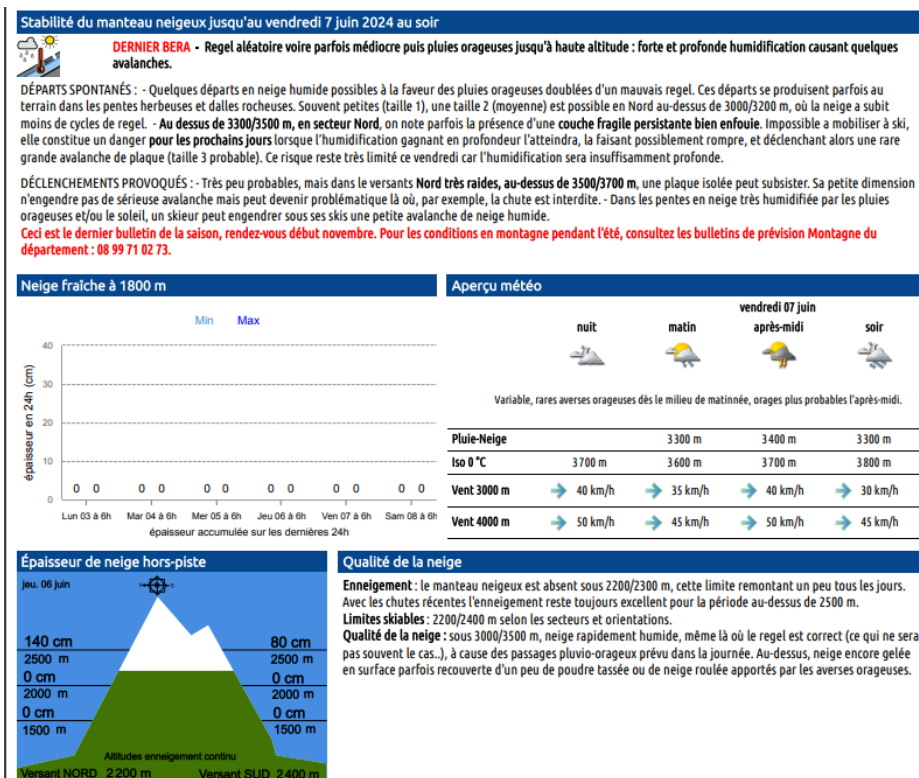
pression: 1017 mb  
en plaine: 11/22°C, sans vent  
à 1500m hors-sol: 6->10°C, vent Nord 3 noeuds faiblissant  
à 3000m hors-sol: -4->+1°C, vent faible->SW 7->(nuit)13 noeuds  
iso 0°: 2400->3300m  
iso -10: 4200->5200m

**Vendredi 14 Juin:**  
Ciel à nouveau couvert dans la nuit au dessus de 4000m puis 3000m en mi-journée. Rares et brèves précipitations passant d'Ouest en Est en mi-journée avec du vent de Sud-Ouest en montagne.

pression: 1017->1013 mb  
en plaine: 14/19°C, vent Sud faible  
à 1500m hors-sol: 9->12°C, vent SSW 9 noeuds  
à 3000m hors-sol: 0->3°C, vent WSW/15->SSW/20 noeuds  
iso 0°: 3300->3000->3500m

**Samedi**  
Très nuageux à toutes altitudes du matin au soir avec de fortes précipitations. Neige à 2600m.

Un onglet Camp-To-Camp, une alternative à Skitour plus polyvalente car elle n'est pas seulement dédiée au ski mais à toutes les activités montagne. En cette fin de saison, le ratio de sorties ajoutées est à peu près égal entre les deux sites. Je repère d'ailleurs une sortie intéressante qui date de vendredi dernier. Malheureusement, elle ne me donne pas beaucoup d'informations, car samedi et dimanche ont été le théâtre d'orages un peu partout dans les Alpes. Les conditions ont sûrement bien évolué. Un onglet webcam, je regarde la classique Chamrousse, je zoom sur les Grands Vans, plus trop de neige, mais le blanc est encore présent. L'onglet suivant est un réflexe, Synthesis, le résumé sécurité par massif des bulletins risques avalanches (BRA). Le dernier bulletin de la saison est sorti le vendredi 07 Juin, je ne peux donc compter uniquement sur les différents comptes rendus de sorties, du suivi météo au jour le jour et de notre expérience de la montagne d'une manière générale.



Enfin, un onglet MétéoBlue, villes recherchées, Chamrousse, Aiguille du Midi, Pralognan, La Grave, je balaye large, je regarde les tendances, peut-être qu'un massif sera mieux loti. Regarder une autre météo permet de croiser les données et d'observer une cohérence ou non parmi les prévisions.

En résumé, la météo est exécrable en montagne, avec des précipitations, mais une limite pluie neige qui flotte aux alentours des 2500m, 15-20cm sont attendus dans la journée de mercredi. Ça ne sera pas superflu après ces fameux orages, sans cette nouvelle neige fraîche, la skiabilité pourrait être compliquée. Surtout, une fenêtre de beau temps se confirme pour la journée du jeudi.

La journée passe, j'ai des incertitudes plein la tête :

— J'y vais, j'y vais pas ?

Autant je peux détailler et me souvenir de tous mes raisonnements liés à la montagne pour préparer cette éventuelle randonnée, autant je n'arrive plus à savoir si j'ai été efficace au travail ou non.

Le soir arrive, Pauline vient me délivrer de ma solitude et m'apporte sa force tranquille de décision.

Je lui dis à demi-convaincu :

— Je pense que cette fois c'est fini, je ne vois pas de solution pour skier une dernière fois, mais pas de soucis ni de regrets je suis prêt pour la transition ce weekend.

Je lui parle tout de même de la fenêtre météo de la journée du jeudi.

Et Pauline trouve immédiatement la solution à cette équation, avec une évidence simple.

— Vendredi tu dois être dispo car je serai de garde à l'hôpital le jeudi, et je compte sur toi pour préparer les affaires et faire l'itinéraire vers le mariage. Pour profiter du jeudi, tu prends le dernier train de Lyon demain en début de soirée, mercredi, jusqu'à Moûtiers, et tu fais la Grande Casse. Ça te fait arriver au sommet pas trop tard ni trop tôt, parfait pour la saison.

Dans ma tête, tous mes plans passaient par une ascension en deux étapes avec une nuit passée soit en refuge, soit plus bas en vallée. Je suis stupéfait, je n'avais même pas commencé à imaginer une idée aussi simple que ça, pourquoi ? Probablement l'habitude et les limites que l'on se donne, la nuit c'est fait pour dormir, au moins un peu. Pauline, ma compagne, est médecin réanimatrice et a l'habitude de faire des gardes de vingt-quatre heures. L'idée de faire nuit blanche lui semble naturelle.

Je réponds alors :

- La Grande Casse ? Seul ? Tu es sûre de ce que tu dis ?
- Oui, par la face nord non ? C'est bien ce que tu me répètes en boucle depuis quelques temps ?
- Effectivement... Tout paraît très cohérent, la Grande Casse en « one push », je ne vois aucun défaut à ton idée, ça semble presque trop parfait.

La Grande Casse est le point culminant du massif de la Vanoise, trois mille huit cent cinquante-cinq mètres d'altitude, un des itinéraires pour atteindre son sommet est de passer par sa face Nord, moins parcouru que la voie normale mais il reste tout de même assez fréquenté pour avoir sa place parmi les « classiques ».

Le déclic se fait, je suis séduit par l'idée, ça ne peut que marcher et en plus, on parle d'une potentielle chute de 20cm la veille d'une journée de beau temps.

- Ils disent comment les grenoblois déjà ?

« Hold-up »

Toutefois, la grandeur du périple m'empêche de trop penser à d'éventuelles bonnes conditions en descente... On parle tout de même d'une course cotée 5.2 (*\*Echelle de cotation allant de 1.1 à 5.5, le niveau 5 constitue dans le milieu de la montagne le ski de pente raide avec des passages obligatoires à 50° - Plus d'explication en annexe 2 en fin de récit*), je me sens confiant mais je n'ai pas non plus une expérience suffisante dans ce genre de pentes pour me sentir totalement décomplexé.

- Tu n'auras pas peur si je me lance tout seul dans cette aventure ?
- Non, j'ai confiance en toi, tu es bien préparé et si tu ne le sens pas, je sais que tu sauras faire demi-tour.

Mon esprit peut alors se concentrer vers ce nouvel objectif. La mission est trouvée, elle est ambitieuse. Je ne vois aucune raison de ne pas l'envisager, mais cela me questionne sur l'engagement nécessaire pour évoluer seul en montagne.

Ce n'est pas dans mes habitudes de partir en solitaire. Mes parents m'ont toujours appris à respecter la montagne, elle est plus grande et plus forte que nous et il faut rester humble face à elle. Encore plus l'hiver où l'on porte un DVA à même le corps, à chaque sortie, ce petit boîtier qui émet un signal et représente notre espoir de survie en cas d'avalanche. Nos compagnons changent alors le mode d'émission à réception et partent à la recherche de la personne ensevelie sous la neige. Son DVA envoie le signal qui sera capté par les appareils des amis qui viendront sonder dans un périmètre réduit avant d'utiliser la pelle pour dégager la victime. On appelle ce trio, Arva, pelle, sonde; le kit sécurité.

Comme la ceinture en voiture, on ne se pose pas la question de prendre ou non le matériel, c'est un réflexe et non une analyse du risque.

En définitive, ce kit, on ne l'enlève jamais de notre sac. Mais à quoi bon l'avoir sur soi si l'on progresse seul ?

C'est certainement un engagement ou une prise de risque plus forte de partir seul qu'en groupe, mais l'expérience aidant, je sais faire la part des choses.

Après analyse, sur cet itinéraire là, le risque objectif lié à l'environnement est faible, la météo est bonne, le manteau neigeux à cette saison est stable, consolidé par des cycles de regel la nuit et dégel le jour.

En partant de bonne heure, le risque d'avalanche est très bas. La neige est gelée et emprisonne également des pierres qui peuvent être libérées plus tard dans la journée. Par ailleurs, vu la fréquentation du sommet, je devrais rencontrer d'autres montagnards pendant la journée.

Reste alors le risque subjectif lié à ma capacité technique et physique à enchaîner l'itinéraire. Je me juge capable de réaliser ce projet et Pauline d'ajouter:

— Le demi-tour est possible à chaque moment et même obligatoire au moindre doute, surtout si tu es seul.

La décision est prise, j'y vais. L'excitation commence à monter doucement.

On regarde les trains ensemble:

— Le dernier part à 19h00 environ de Lyon pour arriver vers 22h15 à Moutiers, la route fait ensuite vingt-sept kilomètres avec 1200m de dénivelé positif jusqu'au parking des Fontannettes, le départ de la rando. En prenant mon temps je peux tabler sur 2h30 de vélo.

— A la sortie du train, tu vas devoir faire la petite manip' pour mettre les skis sur le vélo tout seul, ça ne va pas être pratique, ça ira tu penses?

— Oui j'avais déjà réussi à me débrouiller seul lors de mon week-end à Val Thorens.

Une fois le vélo posé, je serai à environ 1600m d'altitude, la Grande Casse culmine à 3855m soit encore 2200m d'ascension. En partant sur une vitesse ascensionnelle de 400m/h ça fait encore au moins 5h30 d'effort, en partant à environ 1h30 du parking ça ferait un sommet vers 7h00 du matin.

— Un levé de soleil là-haut alors!

— Trop classe, trop hâte !

Je suis sur une série de bonnes nuits, donc je suis confiant sur mon niveau d'énergie pour tenir la nuit blanche. Malgré la nervosité, je trouve le sommeil assez rapidement et je me réveille avec Pauline comme d'habitude vers 6h30 pour boire le café avant qu'elle parte rejoindre son service de Réanimation à Bourg-en-Bresse.

Elle travaille ce mercredi, et enchaînera avec une garde le jeudi. Une garde, ça veut dire 24h de travail, à partir du jeudi 9h00 jusqu'au vendredi à 10h00 après la relève. Si elle est chanceuse, elle aura entre deux et cinq heures de sommeil, zéro si les patients font des complications ou bien si elle doit gérer des nouvelles entrées dans le service.

On ne se revoit donc que vendredi matin.

Je me recouche jusqu'à neuf heures environ, difficile de dire si je me suis rendormi, l'adrénaline est déjà bien présente. Autant dire que ma journée de travail n'a pas été des plus productives. Tant pis, je me rattraperai, en tous cas l'ordinateur est allumé et j'en profite pour poser un congé sur cette journée du jeudi.

Ma première occupation est de regarder l'historique des sorties Skitour de la Face Nord de la Grande Casse. Mon but est double, le premier assez simple est de récupérer une trace à mettre sur Iphigénie, une application de carte IGN permettant de naviguer jusqu'au 1/25000, au cas où, même si je connais déjà bien le lieu. C'est toujours rassurant de savoir que l'on suit la trace de quelqu'un qui a réussi la course entreprise.

Le second est d'essayer de voir d'éventuelles difficultés sur les photos prises et de m'imprégner de l'ambiance de cette face.

En cherchant, je tombe sur le compte rendu d'un certain JB qui a fait une sortie similaire mais en partant de Thônes lui... Je me dis que finalement ce n'était pas si exceptionnel comme projet. Je me permets de lui poser une question, à savoir quel matériel de sécurité avait-il amené avec lui, avait-il choisi le « fast & light » ou bien de porter un peu plus lourd par principe de précaution.

Il me répond assez rapidement qu'il avait pris un baudrier, une broche à glace, une longe. Ce que je comptais prendre avec moi finalement, me voilà rassuré.

J'appelle le refuge situé en bas de la montagne désirée, pour savoir les conditions là-haut. Apparemment pas de regel là où ils sont et personne n'est monté à la Grande Casse depuis vendredi dernier, les montagnes sont restées bouchées.

La gardienne m'indique que des cordées sont au refuge pour faire l'ascension demain, elle me propose gentiment de rappeler le lendemain pour avoir des nouvelles fraîches. Je l'ai remerciée et je me suis imaginé en train de prendre une omelette et faire une petite sieste là-bas avant de redescendre.

Retour aux affaires, le sac est préparé, un camel de deux litres rempli, le matériel classique de sécurité de ski de rando et de glacier, couverture de survie, une frontale avec une batterie de rechange, une doudoune, mes peaux, deux buffs, mon casque, gants et lunettes, un cadenas, deux sandwiches, un pour le train, un pour la rando, dix barres de céréales, crampons et couteaux (que j'ai longtemps hésité à prendre) ainsi que deux piolets.

Je partirais avec mon cuissard pour le vélo, et un t-shirt manches longues comme haut. Je mettrai le pantalon de ski dès que le vélo sera fini.

Aux pieds j'aurai mes chaussures de trail que je prévois de mettre dans le sac plus ou moins au lac des Vaches, lieu où je pense trouver la neige vers 2500m d'altitude.

Et enfin mes skis que j'accrocherai le long de mon vélo grâce à deux sangles. Les chaussures seront fixées sur les skis et feront une plateforme sur laquelle poser mon sac. Chacune des lanières passera derrière une chaussure.

L'ensemble a déjà été testé deux fois cet hiver, une initiation vélo-ski-bivouac pour aller jusqu'au sommet de la Grande Sassièrre, encore une folle mais magnifique idée de Pauline. Puis un weekend à Val Thorens avec une montée à vélo jusqu'à la station le vendredi après-midi. C'est donc le troisième véloski de ma vie.

J'adore cette nouvelle façon d'appréhender la montagne, en « mobilité douce », qui n'a de douce que le nom, car c'est tout de même sacrément physique de se faire un col à vélo avec tout le matériel et d'enchaîner la rando derrière.

Encore une belle idée de grenoblois pour faire encore plus de sport, le tout sous couvert d'écologie. Des génies si vous me demandez.

Reste que le sentiment d'accomplissement est réel. Ne pas utiliser la voiture; une belle victoire.

Peut-on, dans les années à venir, apprendre à calmer cette boulimie de vouloir rentabiliser chaque jour en atteignant un sommet ? Un week-end, c'est court, et l'envie de maximiser ces deux jours est forte. Mais j'aime à penser qu'à l'avenir, je pourrais « sacrifier » un jour pour voyager en train, en vélo, et ne prévoir la randonnée que le lendemain, avec la descente et le retour en train.

Le véloski, en plein hiver sur des routes gelées, semble plus compliqué. Mais si l'on parvient déjà à réduire les allers-retours en voiture quand les conditions le permettent, c'est une réussite. Le champ des possibles s'élargit, et même si ce n'est pas toujours facile, c'est largement réalisable.

Le mot « aventure » prend alors une nouvelle dimension. C'est une expérience riche et complète de profiter de la montagne sans avoir à utiliser la voiture, sans « tricher ». L'éthique qui en découle est belle. À titre personnel, je trouve cette démarche valorisante. Le bien-être ressenti en est d'autant plus profond.

Cet aparté étant fait, la journée passe, relativement vite. J'essaye à plusieurs reprises de me mettre au calme et de faire une sieste, mais l'excitation ne me laisse pas ce loisir.

Je m'apprête donc à rejoindre la gare Lyon Part-Dieu pour sauter dans ce train direction Moutiers.

Tout est prêt, c'est l'heure, le vélo est gonflé, le sac est paqueté. Par simplicité, pour monter dans le train, les skis et chaussures sont accrochés sur mon sac. C'est donc avec cette drôle d'allure que je file dans les rues de Lyon en cette fin d'après-midi de juin.

Après cette longue saison, je commence à connaître les astuces pour voyager confortablement, la ligne de train vers Chambéry est équipée de vieux TER, ceux-ci possèdent un wagon vélo en première voiture.

Ces trains sont souvent très longs, donc peu de monde se dirige tout de suite vers les extrémités. Je peux m'installer sans problème et ranger tout mon attirail sans bloquer le passage.

Monter reste tout de même un petit défi, la porte est très étroite, ne s'ouvre pas automatiquement et il y a trois marches assez hautes à franchir.

Il faut imaginer la scène avec un vélo à porter et le sac avec les skis et chaussures sur les côtés.

Le trajet comporte un changement, Lyon – Aix-les-Bains puis Aix-les-Bains – Moutiers.

Nous longeons le lac du Bourget, ce passage est toujours sublime et apaisant. A cette heure le soleil est bas et les couleurs deviennent superbes. Peu de constructions sont visibles, les abords sont abrupts et raides, foisonnants d'arbres qui donnent une perspective nature et authentique.

C'est avec Pauline que j'ai pris ce train la première fois, elle me disait :

— Tu verras, il est super beau ce trajet !

C'était vrai. Dès lors qu'on a le choix pour aller à Chambéry on essaye de passer par Aix, pour profiter de ce passage le long du lac.

Ils annonçaient de la neige aujourd'hui en montagne, j'ai du mal à imaginer que cela se produise vu ce soleil dans la vallée.

Cela m'inquiète un peu aussi sur l'état de la montagne là-haut. J'essaie de me raisonner :

— On va faire étape par étape, on y est, ça ne sert à rien de se projeter outre mesure à partir de suppositions, on verra sur le terrain.

J'essaie de fermer les yeux, mais peine perdue, je suis vraiment trop excité.

J'échange quelques messages d'encouragement avec mon partenaire de montagne Grégoire, j'avale mon premier sandwich, je me dis que j'aurais peut-être dû en prendre un troisième tout compte fait. Tant pis.



Le changement se fait sans encombre, j'essaie encore de fermer les yeux jusqu'à l'heure d'arrivée. Cela reste en vain. La nuit finit de tomber.

22h15, le train s'arrête à Moutiers, je descends. Il fait nuit noire maintenant, je me pose dans la gare qui est éclairée pour faire mes manips. Hélas, la gardienne est là pour fermer la gare après le

passage du dernier train. Je ne négocie pas, j'avais déjà mis du matos partout, je transporte tout tant bien que mal devant l'entrée.

C'est la première fois que je suis seul pour mettre les sangles et les skis le long de mon cadre de vélo. Je ne m'en sors pas si mal et quelques minutes plus tard je m'élançe sur mon destrier dans les rues de Moutiers.

J'appréhende cette partie de nuit à vélo, déjà c'est une première pour moi, je crains un peu les voitures qui roulent la nuit, probablement trop vite.

J'ai une lampe à l'arrière et à l'avant de mon vélo ainsi que ma frontale en back-up. J'ai aussi une petite sacoche à l'avant avec dedans le matériel de réparation en cas de crevaison et un petit coupe-vent que je mettrai si j'ai trop froid pendant la montée.

La sortie de la ville se fait sans encombre, les panneaux qui me dirigent vers la Vanoise sont tout de suite là.

Direction Bozel, je prends un rythme cool, je ne veux vraiment pas puiser dans mes réserves dès le début.

Finalement, le vélo se passe bien, il y a quelques voitures, mais celles-ci roulent prudemment et me dépassent en prenant beaucoup de distance. Mes lampes fonctionnent bien et malgré la nuit très noire, j'ai une bonne visibilité et je pense être repérable d'assez loin.

C'est de la montée en continu, mais les pourcentages sont faibles, aucun problème donc pour lisser mon effort. Je commence à me détendre et je chante une chanson dans ma tête.

Quelques gouttes se font sentir, serait-ce les quelques flocons annoncés là-haut ? On verra ça très vite. Je continue à mon rythme, dépasse Bozel et me dirige vers Pralognan.

En pédalant, je suis dans mes pensées, ni négatives ni positives, j'attends simplement que le temps passe, je trouve ça un peu long, mais le cumul de bonnes sensations et d'une température agréable me mettent un petit sourire sur le visage.

Je crois que je suis content d'être là !

Peu de choses à raconter, il fait vraiment noir, aucune rencontre animale n'est venue me distraire. Je pense à Pauline, elle m'a envoyé un message me disant qu'elle partait se coucher. J'espère qu'elle fera une bonne nuit.

Pralognan arrive, le plus long est fait, mais le plus dur reste devant, les trois ou quatre derniers kilomètres qui m'amènent jusqu'au départ de la rando sont plus relevés, on doit atteindre les 10% de moyenne.

La particularité du véloski, c'est qu'on ne peut pas se mettre en danseuse, au risque de perdre l'équilibre et de chuter. C'est dommage, car je suis un grand amateur de cette position, tant pis, je serre les dents et j'appuie fort pour avancer, les fesses bien vissées sur la selle.

Je suis obligé de mettre le pied à terre à un endroit trop raide, mais j'arrive à repartir sans trop de soucis. Je sens que je laisse quelques plumes dans cette fin d'ascension pour passer ces derniers lacets.

Enfin le parking arrive, il est 1h00 du matin, pile dans mes prédictions.



Je me sens un peu perdu, la tête tourne légèrement après cet effort intense pour arriver à la fin de cette première étape. Je sais ce que je dois faire, mais j'ai du mal à me lancer. Je trouve un endroit pour laisser le vélo, un peu à l'écart du parking. Il y a beaucoup de voitures et quelques vans, je me demande si le refuge est complet là-haut, probablement avec cette fenêtre météo annoncée comme étant la seule de la semaine.

— Allez faut se bouger !

Après avoir désarçonné ma monture, je m'habille car je me rends compte que je refroidis rapidement. J'enfile le pantalon de ski puis la doudoune le temps de finir les manips. Je sens aussi que j'ai faim, j'ai mangé deux barres pendant le vélo, ce n'est apparemment pas suffisant. Ça creuse le vélo, c'est pénible, je n'avais pas prévu ça. Je sors mon deuxième sandwich et m'autorise quelques crocs dedans, je finis également le bidon d'eau sur mon cadre et mange une troisième barre. Je laisse les peaux dans mon sac pour le moment, l'air est humide, autant les laisser au sec le plus longtemps possible.

Mon écran affiche 1h30, j'ai du réseau, j'en profite pour dire à Pauline que tout va bien pour le moment et que je continue. Je m'empresse de le ranger dans ma poche et d'activer le mode avion. Mon téléphone n'est pas très sécurisant, ça lui arrive de perdre beaucoup de batterie rapidement, mais j'ai suffisamment l'habitude de l'utiliser pour savoir gérer son autonomie lors de longues sorties en montagne.

Le sac est sur mon dos, les bâtons sont dépliés, il n'y a plus qu'à marcher. Nous sommes à environ 1600m d'altitude, j'estime trouver la neige vers 2500m, une nouvelle étape qui commence avec un bon 900m de dénivelé en basket. Toujours dans un noir bien opaque.

Dans ces longues journées, nuit pour le coup ici, décomposer l'aventure en plusieurs étapes bien distinctes facilite grandement l'acceptation de la distance ainsi que de la difficulté. C'est une manière de berner l'esprit quant à la finalité d'un objectif qui peut paraître hors de portée à première vue.

Ici, je suis un peu stressé par la dernière partie qui est la remontée de la face Nord et, le fait de compartimenter me permet de ne pas y penser trop tôt.

La marche débute, je trouve un rythme ni trop rapide ni trop lent. Je sens que j'ai perdu plus d'énergie que ce que je ne pensais avec la montée à vélo. Il faudra faire avec, je me mets dans ma bulle et j'active le pilotage automatique. Mes yeux sont rivés sur mes pieds, je tente tout de même de reconnaître les alentours pour voir ma progression sans utiliser le téléphone.

Cette montée commence immédiatement par une partie raide qui suit une piste de ski et arrive assez rapidement vers le chalet des Fontannettes.

Une fois dépassé, on rentre véritablement dans la montagne en suivant un chemin de pierre bordé d'un petit muret de chaque côté.

Nous sommes sur un GR, sentier de grande randonnée, très parcouru, car celui-ci permet d'effectuer le tour des glaciers de la Vanoise. En plein parc du même nom, les règles sont très strictes ici, pas de camping possible ni même de bivouac. Il ne faut pas imaginer se faire un dessert avec les myrtilles non plus, sous peine d'amende de la part des gardiens. Les randonneurs ne peuvent s'arrêter que dans les quelques refuges qui jalonnent ce chemin, en général quatre jours sont nécessaires pour le terminer.

Le tracé est relativement accessible, avec une grande montée jusqu'au refuge du Col de la Vanoise, qui est sous la Grande Casse, s'ensuit un grand sentier balcon avec des vues panoramiques sur les alentours.

C'était également le cadre de mon premier trail en montagne, ça commence à dater, et nous y sommes retournés plus d'une fois ensuite, en toutes saisons.

Ma préférée étant sans doute en automne, quand nous avons parcouru le GR en deux jours avec Pauline et les amis en dormant à mi-parcours au refuge du Plan du Lac.

Nous avons eu deux jours magnifiques, avec les couleurs si caractéristiques de l'arrière-saison. Le jaune de l'herbe, le haut des sommets plâtrés d'un blanc éclatant, les myrtilliers rouge feu et cette lumière rasante qui donne l'impression d'être dans un éternel coucher ou lever de soleil.

Nous avons pris le chemin où je me trouve actuellement, il était encore tôt le matin. A l'ombre des montagnes, le soleil ne pouvait pas encore nous réchauffer mais le ciel était déjà clair, nous marchions avec la Grande Casse, imposante devant nous, telle la tour de contrôle du parc.

L'ambiance était beaucoup moins austère que ce que je suis en train de vivre actuellement, même si je suis sur les mêmes chemins et que je sais la montagne devant moi. Ma frontale n'éclaire maintenant pas à plus de trois ou quatre mètres devant, je suis dans un épais brouillard et il s'est mis à grésiller. Je pense atteindre le fameux Lac des Vaches plus d'une fois, hélas, toutes mes suppositions se sont avérées fausses.

Celui-ci arrive enfin, lieu emblématique de ce GR et coqueluche des cartes postales du coin. J'ai toujours trouvé le mot lac un peu excessif pour ce lieu, il s'agirait plutôt d'une mare, assez vaste, soit, mais jamais profonde, au plus trente centimètres d'eau.

La particularité et le charme de ce passage résident dans un chemin de grosses pierres plates traversant cette étendue.

Et bien sûr la vue sur la montagne phare de ce massif, la Grande Casse et sa face ouest, les Grands Couloirs.



Je trouve un caillou et je m'assieds, enfin. Pendant toute la montée j'avais gardé en tête que ce passage était court et qu'il ne méritait pas que je m'arrête avant. Quelquefois vraiment, je suis bête, il n'y a pas d'autres mots, j'étais prêt à risquer l'hypoglycémie plutôt que de faire une pause. Bref, j'ai faim. Je finis avidement mon deuxième sandwich. Je troque mes baskets pour les chaussures de ski et j'en profite pour mettre les peaux. Je commence à voir de la neige, mais il ne s'agit pas encore d'un enneigement continu, et on n'y voit toujours pas à plus de quatre mètres. On verra après le lac.

Je regarde Iphigénie car il faudra sortir du sentier bien balisé du GR pour me diriger vers le col de la Grande Casse à ma gauche.

En plus, il y a des chances que les sentiers soient recouverts de neige, j'espère même, car je ne veux pas porter les skis pour rien tout de même.

Je sais d'expérience qu'on peut vite se perdre même si on pense bien connaître le lieu; autant anticiper toute erreur de navigation.

En prenant la direction du Col, je m'enlève un des choix de repli dans ma tête, à savoir la voie normale, la face Ouest, les Grands Couloirs.

Ce qui aurait pu passer pour un choix judicieux vu le brouillard. De plus, je serais passé devant le refuge, pourquoi pas m'arrêter un peu, pour une pause au chaud, voir même un petit déjeuner et après, une petite sieste dans un lit, la vie douce...

— Non mais là Arnaud, ça va pas du tout, remets ton esprit dans le droit chemin.

Me dis-je, ou bien était-ce la voix de Léa ? Partenaire d'aventures, toujours partante, le verbe haut en couleur et veillant scrupuleusement à ce qu'on ne se ramollisse pas trop dans le confort de nos petites vies de trentenaires embourgeoisés.

Je me laisse quand même une porte de sortie.

— Si au col de la Grande Casse je ne sens pas la montée, je peux encore descendre et monter par les Grands Couloirs, je ne suis pas encore pressé par le temps.

Je traverse le lac, je me souviens de David, ami d'enfance, me redonnant mon bout de bâton de trail à cet endroit précis, laissé derrière moi, planté dans la boue. Cassé, je pensais. Nous avons pris le départ ensemble, à quatre heures du matin l'été dernier, de Pralognan-La-Vanoise, pour effectuer cette fameuse boucle du Tour des Glaciers de la Vanoise, communément appelé "TGV".

Il faisait comme maintenant encore nuit noire au moment de passer sur le lac, à fond, car c'était le début de la course. Je ne m'étais pas encore retourné depuis le début, quelle surprise de le voir à ma hauteur avec mon bâton à la main !

Après le lac, la neige n'est toujours pas continue, je poursuis à pied, je passe un petit ressaut. Cette fois-ci la neige semble enfin là. Il me semble voir de vieilles traces de ski. Je décide de chausser et j'effectue mon changement de cap vers la gauche pour aller en direction du col. Mal m'en prend, à peine cinq minutes plus tard je dois déjà déchausser. J'essaie de viser au mieux, je sais que ce coin abrite de grandes moraines un peu raides. Je ne suis pas sûr qu'elles soient bien identifiées sur la carte.



J'essaie de suivre le petit filet d'eau indiqué. Hélas, difficile de le trouver du premier coup, le point GPS donné par mon application de cartographie a du mal à se placer.

Je remets les skis et je me retrouve dans une pente assez raide, le grésil est toujours présent. Après quelques conversions, j'ai le choix entre déchausser et monter tout droit ou bien suivre la neige et rester dans la pente en traversée.

Aucune des solutions ne m'enchantent. Je n'ai pas envie de déchausser, mais je n'ai pas non plus envie de rester à flanc de cette moraine trop longtemps. La qualité de la neige est incertaine, j'ai peur d'une glissade et je ne vais quand même pas mettre les couteaux ici.

J'opte finalement pour la méthode du droit devant, je pense être dans le triangle inversé jaune sur la carte\*. (Les couleurs sont une option d'Iphigénie permettant de distinguer le degré des pentes à parcourir ou traverser. La couleur jaune indique un degré de pente compris entre trente et trente-cinq degrés). Si je force un peu je devrais rejoindre le sommet de la moraine et ensuite trouver le long faux plat montant qui m'emmènera jusqu'au col.

Me voilà les skis dans une main, les bâtons dans l'autre :

— La flemme de les mettre sur mon sac, ça ne devrait pas durer trop longtemps.

La pente s'accroît et évidemment les blocs de pierre plutôt stables se transforment en gravier mouvant.

— Le fameux, deux pas devant, un pas en arrière.

Je force en jurant un coup et finalement atteint l'arête. Elle est enneigée, mais le sommet est effilé, cela descend à pic derrière.

Me voilà donc vers 4h00 du matin à remettre mes skis sur le sommet d'une moraine et à suivre le fil de son arête, toujours sans visibilité autre que les quatre mètres donnés par ma frontale. Je ne m'inquiète pas, c'est un petit obstacle, un léger contre temps, je devrais m'en sortir et trouver un meilleur terrain rapidement.

Je finis par y arriver à ce large faux plat montant. Je devine une trace de ski que je me mets à suivre. Je jette un coup d'œil à la carte, cette fois plus de piège jusqu'au col.

Je reprends un rythme de croisière un peu plus soutenu, j'essaye de calquer ce que mes yeux commencent à deviner sur les souvenirs de la rando faite il y a quelques années.

J'ai l'impression de redécouvrir et de ne rien reconnaître.

Comme pour le 11 Septembre, on se souvient tous d'où on était le jour de l'annonce du confinement.

Avec Pauline nous étions ici-même, un weekend organisé avec ses amis, un premier jour de rando jusqu'à la pointe de la Réchasse, puis une nuit chaleureuse au refuge du col de la Vanoise partagée entre rires, bières et jeux de cartes. Le lendemain, ce col de la Grande Casse.

La redescente, en super moquette, par des pistes vides et des télésièges fermés nous avait mis la puce à l'oreille. Il y avait quelque chose qui clochait !

C'était la grande aventure d'amener tout le monde là-haut, un magnifique weekend ensoleillé de mi-Mars, des conditions encore bien hivernales, on était bien loin des annonces qui allaient suivre. Une super dernière respiration avant que Pauline n'ait à se plonger dans le tunnel du Covid dans son service de Réanimation.

Je souris en pensant que cette rando du dimanche est maintenant incluse dans un projet plus grand.

Il y a maintenant une quinzaine de centimètres de neige récente sous mes skis, qui n'a pas une grande cohésion avec la couche dessous, je garde l'information dans un coin de ma tête.

La lumière du jour arrive, l'ambiance est grise, on est loin de l'aube rougeoyante, il est près de cinq heures du matin, mais je suis encore dans le nuage.

- Si ça ne s'éclaircit pas quand je serai au col, je ne me lancerai pas dans la face Nord comme ça.

Rien ne m'empêche toutefois d'en rejoindre le bas.



Je distingue les alentours sans problème et je devine l'objectif final de cette troisième étape, ma prochaine pause.

La seule difficulté pour atteindre le col sont les cent derniers mètres plus raides.

Avec le groupe de Pauline, au prix de quelques émotions, nous avons pu les passer skis au pied, grâce à une belle trace bien plate dans une neige poudreuse.

Aujourd'hui pas de trace mais des bouts d'anciens pas un peu partout, on sent que chacun a voulu tenter une solution différente.

J'essaye donc la mienne, en gardant les skis aux pieds mais très vite la neige cède sous mes spatules et je manque la glissade de peu.

Je me rends à l'évidence, je déchausse, mais bêtement, je ne fais pas les manips jusqu'au bout, je garde mes skis dans une main au lieu de les fixer sur mon sac et les bâtons dans l'autre. La même technique pour la moraine.

La progression est compliquée et je dois encore forcer de toutes mes cuisses pour franchir ces cent derniers mètres qui me séparent du col.

Je regarde mon portable, il est cinq heures et quart, mon plan prévoyait une arrivée au col pour cinq heures.

— L'épisode moraine m'a finalement fait perdre un peu de temps.

Je fais le bilan des forces en présence :

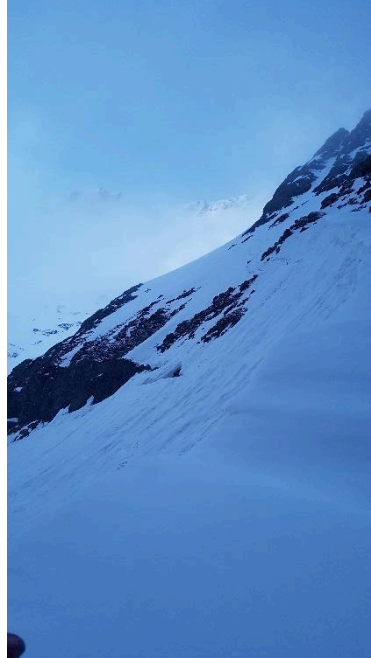
— Les jambes répondent bien, le souffle est un peu fort mais rien d'alarmant, je n'ai pas trop transpiré, je n'ai plus cette sensation de faim qui m'est restée jusqu'à la fin de la marche au Lac des Vaches.

Je pose mes skis sur le sol, j'enlève mon sac, je me force à reprendre le contrôle de ma respiration, je prends conscience petit à petit de l'endroit où je me trouve.

C'est un tout petit passage enchevêtré entre les murs verticaux de l'aiguille de l'Epena et l'imposante face Nord de la Grande Casse.

Un lieu qui malgré ses trois milles mètres d'altitude nous laisse encore tout petit, la vue est bloquée par ces parois, je ne vois aucune autre montagne. J'ai connu des cols plus accueillants.

Je lève la tête et comme annoncé par la météo, le brouillard se dissipe, les nuages sont encore présents, mais je peux voir le ciel bleu et surtout ... Pour la première fois je vois le sommet devant moi, il a l'air encore sacrément distant, et sacrément haut... La vue complète sur l'itinéraire à emprunter dans la face nord est encore masquée par un mamelon rocheux qu'il faudra contourner.



Le temps de manger deux barres, de boire quelques longues gorgées d'eau, pour que le ciel finisse de s'éclaircir et que les premiers rayons du soleil atteignent le sommet. La magie opère.

Ce n'est pas le plus beau des levers de soleil, les couleurs sont modestes, le rose n'a pas envahi toute la montagne, mais ça reste un moment très émouvant en récompense de cette nuit passée d'ascension dans un noir quasi-total.

Je peux maintenant regarder un peu plus en détail ce sommet et je pense deviner la sortie que j'emprunterai pour quitter la face nord et rejoindre l'arête sommitale.

Les conditions sont réunies, j'ai beau être tout seul dans ce lieu austère, je ne peux plus reculer, je ne peux que tenter l'ascension.

Je ressors mon téléphone et j'envoie ma décision à Pauline, dans une heure elle sera levée. Je garde dans un coin de ma tête qu'il faudra que je regarde si elle me répond pendant l'ascension. Je pourrais alors la rassurer sur mon état et ça me remontera le moral si je vois un message venant d'elle.



L'aventure continue :

— Est-ce que je mets tout de suite les crampons ou bien je continue un peu à ski ?

Voici la première interrogation à laquelle je dois répondre pour débiter cette quatrième étape. Dans la plupart des comptes-rendus lus pendant la préparation, l'option ski semblait avoir été privilégiée.

— Quelle flemme de remettre les skis pour les enlever dans dix – quinze minutes. Pensais-je.

Derrière le col, on retrouve la même configuration que celle que je viens de monter, c'est-à-dire une descente plutôt à pic. Pour contourner ce fameux mamelon rocheux avant de pouvoir grimper de façon plus verticale, je vais devoir effectuer une traversée à flanc dans une neige qui n'a pas l'air très homogène.

Cette fois-ci la raison prend le dessus, je sors les couteaux de mon sac et les installe sur mes skis. Les couteaux, ces crampons adaptés aux skis qui font partie du fond du sac de tous randonneurs, que j'ai longtemps hésité à amener aujourd'hui.

L'avantage par rapport aux crampons sous les pieds, c'est de garder la portance des skis, j'évite ainsi de m'enfoncer dans la neige. J'économise à la fois mes forces et du temps. Les couteaux sont adaptés pour des pentes en dessous de quarante degrés. On doit être proche de la limite. J'en profite également pour enfiler le baudrier, m'assurer que la longe et la broche à glace sont accrochées dessus, puis visser mon casque sur ma tête.

Je commence la traversée, l'impression de vide sous les pieds est rapidement présente. Je me force à regarder droit devant moi, cet exercice reste un de mes points forts et j'avance rapidement. Il n'y a pas de danger réel, je ne risque qu'une bonne glissade, juste je n'ai pas trop envie de tester.

Une traversée de pente raide sur couteaux, c'est à la fois très esthétique, on a l'impression d'être un funambule évoluant sur son fil, et en même temps, cela force à être bien concentré, dans un état d'esprit que j'appelle « La Zone ».

C'est une sensation, où l'on vit le moment présent, la notion de temporalité diminue voire disparaît, seul compte le prochain geste.

La neige n'est pas gelée, les couteaux grippent bien, mais nous sommes en juin et l'ISO des derniers jours était proche des 4000m, la face est goulottée.

Avec l'effet du soleil, des petites boules de neige tombent du haut de la face plus raide, et en descendant grossissent, comme dans les dessins animés de notre enfance.

Le résultat donne une face parsemée de ces goulottes, plus ou moins profondes comme les tuiles sur un toit ondulant dans un enchaînement de bombées convexes puis concaves.

Cela ajoute beaucoup de complexité à la traversée. Les couteaux font 10cm de longueur sur mes skis d'un mètre soixante-dix-sept, pour les faire adhérer sur la pente il faut bien les planter dans la neige.

Or à cause de cette succession de creux et de bosses, l'envergure de mes skis m'empêche de bien suivre la pente. En résumé, je ne peux planter mes couteaux uniquement sur les parties convexes.

Cela m'oblige à faire quelques acrobaties pour atteindre le prochain îlot.

Je m'amuse en pensant à mon petit groupe habituel dans ce passage.

— Il y aurait eu probablement un peu de tension et quelques émotions. Il valait mieux venir seul ici.

Je dépasse le fameux mamelon rocheux, je me sens bien sur mes skis.

— Autant continuer le plus haut possible à ski, c'est toujours ça de pris.

Hélas, les goulottes sont de plus en plus dures à négocier et après deux conversions je me retrouve devant un creux de trois mètres de large avec le fond qui a l'air en glace.

C'est mon signal pour stopper mon effort à ski, me construire une petite plateforme.

Je déchausse un premier ski, je le plante dans la neige devant moi, puis je tape avec mon pied libre pour me faire une bonne marche.

J'enlève mon sac, je l'accroche au-dessus de moi grâce à un de mes deux piolets que j'enfoncé dans la pente. Je sors les crampons du sac et j'enfile le premier, tout en gardant mon pied aval chaussé à mon ski. Je répète ensuite l'opération pour enfile le deuxième crampon.

Je décroche les couteaux de mes skis, les remets dans leur housse puis dans le sac. Je préfère garder les peaux, peut-être faudra-t-il les remettre une fois sortie de la face pour atteindre le sommet.

Enfin j'attache les skis sur le sac, je remets celui-ci sur le dos, je prends un piolet dans chaque main et commence la longue et lente remontée de la face.

Une fois les manip terminées, je jette un coup d'œil aux alentours, les crampons et les genoux plantés dans la pente. Les lumières sont encore orangées, mais le soleil gagne rapidement du terrain et éclaire déjà un bon tiers supérieur de la face. J'émerge au niveau d'une mer de nuages, et je ne distingue pas grand-chose de plus, derrière moi.

En contrebas sur ma droite, le col, encore dans une ambiance grisâtre, semble déjà loin.

Enfin, sous mes pieds, on voit bien le dépôt des boulettes de neige plus bas venant remplir ce qu'on appelle "la zone d'accumulation" des glaciers de l'Epena et du Roselin.

Je commence à grimper, les crampons accrochent bien, je suis heureux d'avoir choisi de prendre deux piolets, ils me donnent un gage de confort et de sécurité non négligeables.

Si on avait fait cette course à plusieurs, avec une trace déjà faite et des marches bien profondes, je n'en aurais probablement pris qu'un, par habitude.

Mais une expérience, plus tôt dans la saison, au Pic de Neige Cordier où le gardien nous avait promis une belle trace pour accéder à une brèche, m'a appris que dans les couloirs un peu raides, les traces sont vite effacées par le travail conjugué du soleil et du vent.

Si je passe en premier, la probabilité de refaire la trace est grande, et sans surprise, aucune ancienne marque de pas n'est visible sur l'itinéraire.

Effectivement, je vois que personne ne s'est confronté avec ce mur blanc avant moi, je doute même de croiser quelqu'un tout court aujourd'hui.

— Un beau combat en perspective, sept cents mètres à tracer.

Ma porte de sortie se trouve un peu désaxée sur la gauche par rapport à moi, il va falloir traverser avec une trajectoire légèrement en diagonale, qui m'oblige à franchir beaucoup de goulottes.

Cela ne va pas être de tout repos, j'espère trouver une neige assez ferme pour ne pas trop brasser. Il est difficile d'estimer la dépense physique supplémentaire pour tracer.

Je reste confiant, j'ai fait une belle saison avec un gros volume de dénivelé avalé. J'ai dû tracer une bonne partie des sorties, je sais que la forme est là.

Au pire, je ne suis pas en retard, si je baisse de régime, j'irai simplement plus lentement.

— Lentement, mais sûrement.

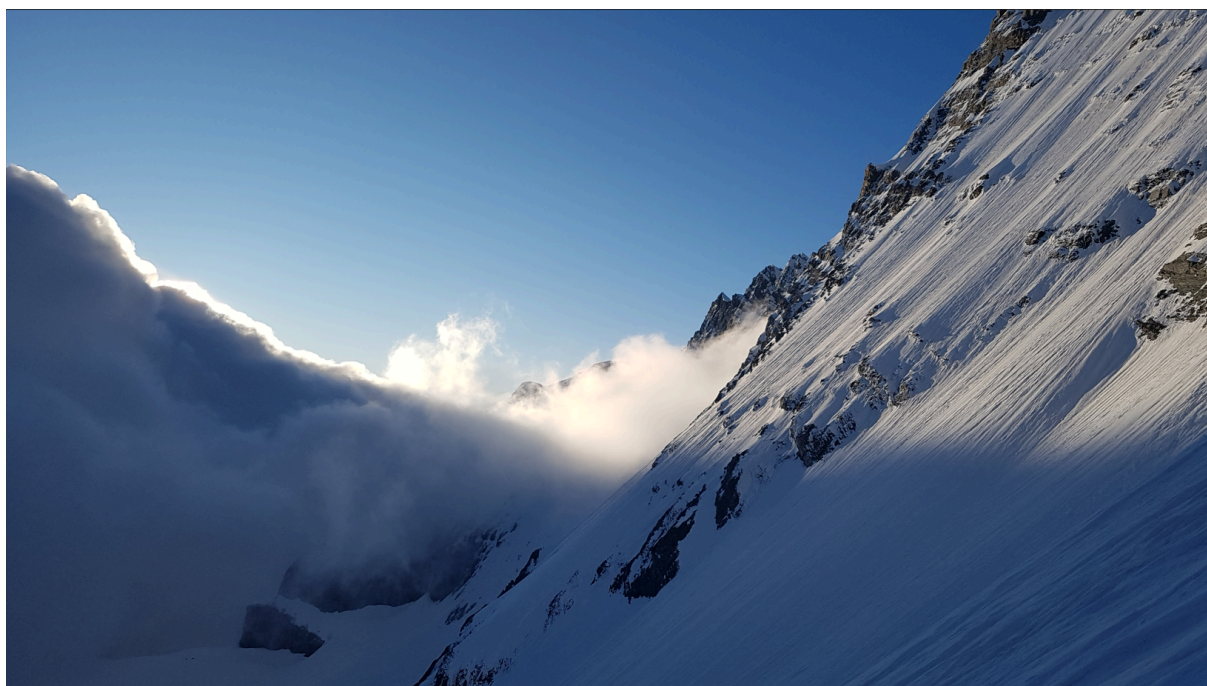
J'ai gardé ma doudoune, je suis toujours à l'ombre, même si le soleil ne devrait pas tarder à me rattraper, je crains un peu d'avoir vite très chaud quand il sera là.

Je me demande aussi ce que je fais là, même si je trouve ma présence dans ce lieu explicable, si on se fie à ma progression dans l'année, mais tout de même, c'est grand autour de moi.

— Une chose est à peu près sûre, je ne descendrai pas à ski par-là, c'est beaucoup trop le chantier, avec la neige dure et les goulottes, ça sent le ski zéro plaisir.

Peut-être que je viserai plutôt une boucle par la voie normale. L'idée de skier sur le grand glacier sommital me tente beaucoup.

On verra bien, je prends de grandes inspirations pour me concentrer et repartir à l'attaque.



Les premiers mètres se passent relativement bien, dans une neige bien portante. Je grimpe rapidement, la notion du temps se délite en moi. Le soleil me rattrape vite, je suis content de sentir les premiers rayons, même si au fond j'aurais probablement préféré continuer à grimper à l'ombre.

Je traverse plusieurs goulottes, mes gestes sont précis, j'ai confiance en mes pieds, je n'hésite pas à transférer tout mon poids à chaque pas. Je dois quand même parfois taper plusieurs fois le pied pour faire une belle marche et je suis obligé de faire des petites pauses régulières.

— Ouah, c'est physique !

Je lève la tête pour la première fois après plusieurs minutes d'effort intense.

— Ah oui, en fait le sommet ne s'est pas du tout approché.

Je regarde derrière pour vérifier.

— Pourtant, on dirait que je prends de la hauteur. C'est l'effet que ça fait une grande face. J'ai l'impression de faire du surplace.



L'ascension se poursuit, monotone, j'essaye de compter mes pas jusqu'à dix avant de faire une nouvelle pause. La brèche semble toujours aussi lointaine, cela n'avance pas du tout.

Avec l'intensité de l'effort à produire, je ne profite pas beaucoup du paysage non plus, mes yeux sont rivés à hauteur de mes mains, sur mes piolets. Mon sac ne me gêne pas outre mesure, mais avec la pente, le soleil, l'altitude qui augmente, la qualité de la neige changeante, la trace à faire et mon objectif de sortie toujours en diagonale par rapport à moi, tous ces éléments me confirment petit à petit que mon plan d'être à sept heures au sommet était en fait bien utopique.

Pour l'instant pas d'inquiétude non plus, juste je fais le crabe sur une face de sept cents mètres de haut.

Huit pas devant, deux pas sur le côté, pause, huit pas devant, deux pas sur le côté pause etc...

J'essaye de rester lucide pour naviguer sur les patches de neige ayant la meilleure apparence pour essayer d'avancer efficacement.

A chaque passage à l'intérieur d'une de ces rigoles, la neige fraîche est tombée par gravité jusqu'à un bassin d'accumulation en contrebas, creusant un sillon où la glace devient affleurante. Ça ne me dérange pas tant que ça, mais je préfère jouer la sécurité et rejoindre les zones convexes, telles des petits dômes de neige où mes pieds s'enfoncent facilement d'une quinzaine de centimètres.

Lors d'une traversée de goulotte, je sens mon pied droit glisser et perdre appuie.

Heureusement je tiens fermement mes deux piolets et mon pied gauche est bien ancré.

J'analyse la chose, que s'est-il passé ?

— Ah mon crampon s'est fait la malle. Première fois de la saison, il fallait que ça arrive quand je suis tout seul. Pratique.

Je suis quand même sur un patch de glace. Mon pied tapant dans une zone un peu trop dure aura eu pour effet de le faire sauter de ma chaussure. C'est sans conséquence puisque mes lanières sont toujours fixées dans les scratches de mes chaussures, le crampon pend dans le vide, mais je ne risque pas de le perdre.

J'arrive à me hisser tant bien que mal en dehors de cette zone de glace et de me mettre plus à l'aise sur un de ces dômes de neige.

L'incident réparé, je reprends ma marche.

Rigole suivante, même scénario, au fond de celle-ci, de la glace, je tape dedans, le crampon se détache à nouveau, je me hisse sur le dôme suivant.

— Bon je prends le temps de le remettre comme il faut cette fois. Que se passe-t-il ? Ah il y a de la glace sur le rivet à l'avant de ma chaussure sur lequel se verrouille mon crampon.

J'attaque le morceau de glace avec mon piolet puis je resserre mon crampon. J'espère qu'il va mieux tenir maintenant.

La balade reprend, je pense à Pauline qui a dû se réveiller, mais je ne suis pas hyper à l'aise pour faire une pause, enlever mon gant, ouvrir ma poche, prendre le téléphone, mettre la luminosité à fond, enlever le mode avion, attendre de voir si un nouveau message arrive et répondre le cas échéant. Ces petites actions prennent une tout autre dimension lorsque je suis dans une ascension technique.

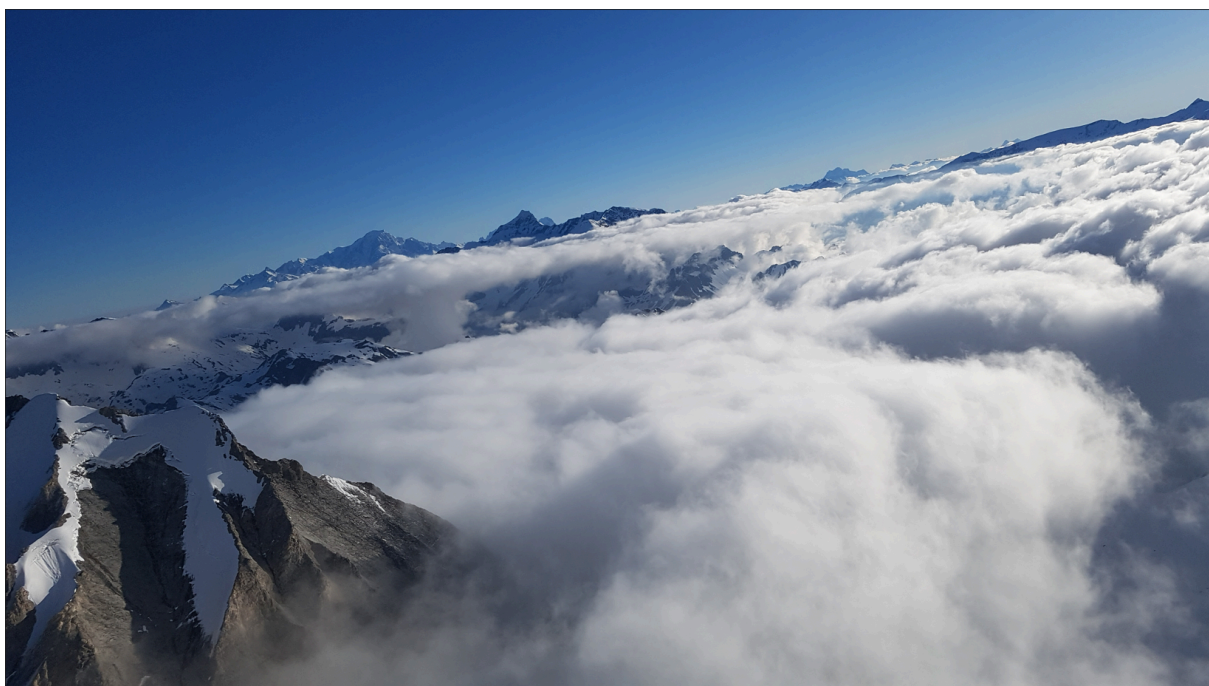
Tout de même, je fais du chemin, les séracs sont maintenant à mon niveau, et je suis bien au-dessus de la mer de nuage maintenant.



L'ambiance est dingue.



Le Mont-Blanc fait son apparition derrière moi.



J'ai maintenant dépassé les séracs, je suis presque dans l'axe de la brèche. Pour la première fois, l'arrivée semble être à ma portée, cela me donne du courage pour enchaîner. Je me décale progressivement jusqu'à me mettre au-dessus des séracs, il n'y a plus de goulottes sur cette section. Je suis maintenant face à un mur de neige d'apparence homogène et droit devant moi, la brèche, ma porte de sortie de cette face nord.



C'est peut-être la fin des problèmes « techniques » dirons-nous, mais les problèmes physiques eux s'accroissent.

Mes pieds ne s'enfoncent plus dans quinze centimètres mais plutôt trente ou quarante.

— Fallait que ça se mette à brasser sur la fin... Je ne sais pas si je dois m'estimer heureux ou non.

Je ressens d'un coup une grande lassitude, à la fois dans le corps et l'esprit bien loin du bonheur ou d'une quelconque félicité que je devrais ressentir dans pareil endroit. Peut-être est-ce un contrecoup dû à la nuit blanche. Je vais devoir m'accrocher pour finir.

— Pas bien le choix de toute façon.

Le calvaire reprend, les dix petits pas techniques sont bien loin, maintenant chaque pas est un combat, tout droit en force brute.

Je n'aime pas vraiment ce genre d'effort, abrutissant, il m'empêche de profiter de l'ambiance de ce lieu magique, avec cette mer de nuage, les plus hauts sommets des Alpes qui émergent au loin, le Mont-Blanc, et la lumière encore très matinale.

Malgré mon désenchantement, je reste plutôt efficace, j'arrive à bien tenir le rythme.

Ma trace ne ressemble plus à grand-chose, je monte avec les pieds en canard, vaille que vaille, coûte que coûte.

Nouvelle désillusion, quand je lève la tête, je vois que la corniche finale tant désirée, pourtant si proche, n'est toujours pas là. J'ai l'impression d'un mirage avançant en même temps que moi.

Par dépit, je tourne la tête vers le bas et je repère des petites formes mouvantes.

Deux skieurs sont dans la traversée à ski, ils ont dépassé ma trace, pourtant ils n'ont pas l'air de vouloir s'arrêter. Visent-ils le couloir des Italiens ? Je ne les reverrai plus, je ne saurai donc pas s'ils sont montés, ou bien s'ils ont juste traversé à flanc pour rejoindre un autre objectif plus lointain.

Un autre skieur est au début de la traversée à ski, celui-ci suivra mes traces.

J'ai presque l'envie de l'attendre pour qu'il m'aide à finir cette montée infernale, ou peut-être juste pour pouvoir discuter avec quelqu'un.

La raison l'emporte de nouveau, je ne suis plus si loin, je risque d'attendre plus de deux heures si je veux le voir à ma hauteur.

Je reprends donc mon rythme fastidieux pour terminer cette montée.

Deux pas, une pause, deux pas, une pause etc...

Pour ne pas trop solliciter les muscles, j'ai les pointes avant des crampons plantées dans la neige et mes genoux affaissés dans la neige également.

C'est une position stable et relativement confortable.

Je n'arrive plus à enchaîner, je n'arrive pas à déterminer si c'est l'accumulation de la fatigue ou l'altitude, j'ai l'impression de vraiment chercher mon souffle.

Je ne me sens pas en manque d'énergie, mais mon corps se déplace lentement. Cela me rappelle l'aventure au Mont-Blanc l'année dernière, l'effet était le même, je me sentais en forme, mais impossible d'accélérer.

Je suis pourtant mille mètres plus bas, probablement moins acclimaté, je n'ai pas fait de raid au milieu des quatre milles Suisse cette année.

Cette fois, j'y suis, la pente se termine, je n'arrive pas au bout de mes peines, mais au moins de cette quatrième étape.

Je franchis la corniche pour voir l'envers du décor. Enfin. La Grande Casse, son plateau sommital si particulier pour ceux qui comme moi sont habitués depuis nos sommets en Belledonne à le regarder. Enfin.

Hélas, encore manqué ! La vue est bouchée par quelques rochers. On devine quand même au loin, la chaîne des Ecrins, et au premier plan, les dômes de la Vanoise et la Dent Parrachée.

Je prends le temps de retrouver mon souffle avant d'enjamber ces cailloux. Je sais que j'ai passé le plus dur.

En franchissant cette corniche, j'ai quitté le soleil, retour dans l'ombre, nous sommes côté Ouest, et accueilli par un vent qui me glace immédiatement. Ce n'est toujours pas le moment de traîner.

Je suis tout de même trop heureux d'en avoir terminé avec cette face nord. Je prends le temps de respirer et d'envoyer un message à Pauline pour lui dire que je suis sorti de cette bataille.

Il est 8h15.

Mine de rien, j'en suis à bientôt dix heures d'effort.



La récompense ne se fait pas désirer plus longtemps, j'escalade les deux rochers devant moi et la pointe Mathews me fait enfin face.

Ma première impression est d'avoir embarqué sur un albatros géant en train de planer sur cette mer de nuages. Son dos, le glacier sommital débonnaire, coincé entre les deux ailes pointues si

caractéristiques de la Grande Casse, me semble immense. Deux petits points d'alpinistes qui n'ont pourtant pas l'air si loin, mettent en perspective l'étendue de ce désert blanc.

La verticalité de cet ensemble conjugué au bleu du ciel et aux nombreux nuages et sommets blancs ajoutent à cette sensation de vol en haute altitude.

L'euphorie s'empare de moi.

— Waouh ! Magique, magnifique, saisissant !

— C'est trop beau la Grande Casse quand il fait beau !!! Ça valait le coup de revenir !



Ces mots font échos à ma première en haut de ce sommet. La météo était beaucoup moins clémente. Nous étions partis du refuge Félix Faure un matin d'avril, à l'attaque de ses Grands Couloirs, avec une trentaine d'autres skieurs. C'était un jour gris.

Quand on grimpe un sommet en avril, la règle veut qu'on parte très tôt le matin profiter d'une neige dure pour monter efficacement jusqu'au sommet. Le soleil vient ensuite réchauffer cette neige pour la rendre plus souple. Nous avons une expression pour désigner cet état passager. La « moquette ». Le créneau pour en profiter est court, si on part trop tard ou bien que l'on met plus de temps que prévu à arriver, la neige passe de moquette agréable à skier à une neige lourde et mouillée, ce qui rend le ski plus physique et moins récréatif.

On s'expose également à des avalanches de fond, car la neige en s'alourdissant d'heure en heure se met à couler, par effet de gravité, et peuvent produire des coulées assez lentes mais de grande ampleur.

Hélas, ce jour-là, le soleil était resté caché et le vent a rendu impossible tout décaillage des pentes. C'est donc sur une neige béton et traffolée que nous avons dû descendre. Le plaisir s'est transformé en survie mais cette aventure avait un goût de reviens-y... Dans de meilleures conditions.

C'est donc avec un plaisir doublé que je peux profiter de la beauté de ce lieu. La vue est tellement saisissante de là où je suis que je ne vois presque plus l'intérêt de continuer jusqu'au sommet.

Les éléments me ramènent à ma condition d'être humain chétif, je suis en plein vent, à l'ombre et je ferais mieux de me remettre en route, au moins pour retrouver un peu de soleil.

Mon ascension reprend, je dois d'abord analyser visuellement les alentours. Les comptes rendus étant assez vagues quant à la meilleure façon de rejoindre le sommet.

J'hésite à chausser les skis pour descendre en direction des deux petits points plus bas sur le glacier, et terminer par la voie normale, ou bien continuer à flanc de montagne en restant haut tout en suivant le fil de l'arête.

J'opte pour la deuxième option, probablement la plus rapide.

Le mélange des couleurs bleues et blanches accentué par le contraste ombre et lumière est splendide, la vue sur le glacier en contrebas continue de me fasciner.

La marche est impressionnante, grimper si haut le long de cette arête sommitale avec la pente filant sous ses pieds rend l'ambiance spectaculaire.

Je m'amuse de nouveau en imaginant mes amis dans ce passage, plus impressionnant que technique, mais qui susciterait, je pense, quelques émotions.

Je sors de la zone d'ombre pour basculer définitivement au soleil, et enfin le sommet se dévoile. La dernière pente n'est pas anodine, c'est assez raide et plus j'avance vers le sommet plus je me rapproche aussi vers le vide.

Cette pente a l'allure d'un toboggan géant plongeant dans la vallée quelques milliers de mètres plus bas.



J'ai toujours le sac et les skis sur le dos, la pente est trop raide pour me délester de mes affaires ici, toutefois, je repère un petit replat juste avant le sommet.

Chaque pas devient maintenant compliqué, mon souffle est court, l'altitude est pesante.

Je dois vraiment me forcer pour avancer sans faire de pause à chaque pas.

Derrière moi, je vois maintenant une file d'alpinistes remonter le grand glacier, ils sont encore loin, je serai probablement le premier au sommet aujourd'hui.

Je suis arrivé sur le replat, je pose ma charge et continue bon an mal an, vers le sommet avec un seul piolet. Le sentiment de joie et de plaisir ressenti à la sortie de la face nord a disparu avec la reprise de l'effort. Je veux juste que ça se finisse, ce n'est qu'une question de temps, je ne le sais que trop bien, mais c'est long, pourtant il est si proche ce sommet.

Finalement, j'atteins ce moment où il n'est plus possible de prendre de l'altitude.

— J'y suis ! Je suis épuisé.

Enfin je m'autorise à savourer et à profiter de l'endroit où je suis.

— C'est tellement grandiose, quel sommet !

Je prends conscience des sommets environnants :

— Pointe Charbonnel, Albaron, pointe de la Sana, Pelvoux, Pic sans Nom, Ailefroide, Barre des Ecrins, La Meije, le Rateau, Pic de l'Etendard, massif de Belledonne... sous les nuages.

Je me retourne :

— Le Mont-Blanc, les Grandes Jorasses, Grand Combin, Mont Pourri, Grande Sassièrre, Le Cervin, Weissorn, Mont Rose, Grand Paradis.

C'est quand même super centrale cette Grande Casse ! Un sacré 360°

— 9h00 du matin, j'étais dans les temps jusqu'au col, mais j'ai été un peu optimiste pour l'ascension de la face nord apparemment, et quand même quarante-cinq minutes pour finir de gravir l'arête.

Je peux prévenir Pauline. Elle doit tout juste commencer sa garde.

Je fais plusieurs fois le tour du sommet, pour être bien sûr de ne rien avoir loupé, on arrive à voir le col en contrebas, il est maintenant en plein soleil.

— Je me demande où en est la personne sur mes traces.

Les premiers alpinistes sont maintenant proches du sommet, je vais leur laisser ma place, j'entame la descente. Il s'agit d'un guide avec son client, un petit dialogue s'engage :

— Bonjour,

— Salut,

— Tu es passé par la face nord, tu comptes descendre à ski dedans ? Elle est en bonnes conditions ?

— Moyen, elle est toute goulottée, ça ne me tente pas trop de skier là-dedans, c'est un peu le chantier.

— Ah oui, je comprends, c'était encore en bonnes conditions pour le ski la semaine dernière, ça a vite changé.

— Et les Grands Couloirs, c'était comment ? J'ai vu qu'il y a eu de grosses avalanches, ça vaut le coup que je descende par-là ?

— Oui, tu peux éviter une bonne partie des boulettes en restant bien au milieu dans la partie la plus raide. La neige avait l'air bonne à skier, cinq centimètres sur fond dur, ça doit bien gripper avec les skis.

— Ok, je vais faire la boucle alors.

— Oui et tu vas te régaler sur le glacier, ce sont des supers condis.

— Merci et profitez bien du sommet !

— Bonne descente !

Me voilà de retour vers mon sac et mes skis, trois autres personnes me rejoignent et prennent le temps d'aller voir derrière l'arête avant d'atteindre le sommet.

Je les suis, je suis curieux de voir où en est le skieur solitaire qui a pris mes traces au pied de la face nord ce matin. Mais peut-être que je verrais également les deux autres skieurs aperçus en premier ce matin, s'ils ont choisi de remonter le couloir des Italiens.

Aucune trace d'eux, mais le skieur solitaire est dans le dernier tiers. Il a l'air d'une âme en peine, avachi sur la pente, chaque pas lui demande un effort intense.

Je devais sûrement donner la même image deux heures plus tôt...

Ça me réconforte de voir qu'il galère malgré ma trace. Cette longue remontée était quand même plus dure que ce que j'avais imaginée.

Je retourne à mes affaires cinq mètres plus bas et je m'assois sur mon sac. Je rêvais de cette position depuis un petit moment. Je ne me presse pas pour redescendre, je veux profiter de cette ambiance jusqu'à satiété.

J'écoute le dialogue des trois compères au-dessus de moi d'une oreille distraite et j'ouvre une petite barre de céréales. Il en reste encore trois après celle-ci. Ils n'ont pas l'air pressés d'atteindre le sommet non plus.

C'est beau la montagne à la cool, j'aime l'esprit.

J'ai tout de même du mal à rester inactif, je défais les skis de mon sac, j'enlève les peaux et je commence à serrer mes chaussures.

— Autant être prêt quand l'envie de repartir viendra.

Le groupe des trois revient vers moi et la conversation s'engage.

— C'est courageux de porter les skis, tu vas descendre par les Grands Couloirs ?

— Oui, mon choix est fait, comment est la face ? je ne suis pas monté par là.

— La neige a l'air bonne, mais il faudra sûrement déchausser pour traverser un énorme champ d'avalanche, mais tu devrais pouvoir en éviter une bonne partie en restant le plus à gauche possible.

— Super nouvelle, profitez bien du sommet !

D'autres groupes s'approchent, il est temps d'amorcer la descente.

Un dernier léger doute m'assaille, un petit démon au-dessus mon épaule me chuchote :

— La face nord n'attend que toi !

Je refais le calcul dans ma tête sur l'état de la face repérée pendant la montée. C'est vrai que le dernier tiers avait l'air en bonne neige, sans rigole, ni glace. Peut-être que ça vaut le coup et tant pis pour le bas. Ce n'est jamais bon le bas de toute façon.

— En vrai, quelle flemme de devoir remettre les peaux pour remonter au col de la Grande Casse.

Je balaye ces pensées, j'ai tranché, il ne faut pas que je revienne dessus.

— Pas de frustration à avoir, la vie est longue, j'aurai sûrement l'occasion de revenir ici.

Je suis harnaché et prêt à me lancer.

— C'est parti ! C'est le moment d'en profiter !

Les premiers virages pour descendre cette fameuse aile d'albatros avant de rejoindre le glacier plus plat me permettent de tester la neige et de prendre un peu de vitesse.

Les jambes réagissent bien, les skis aussi, la neige est souple. Les voyants sont au vert.

Je dépasse les derniers alpinistes et je me lance sur le glacier.

La pente est légère, il n'y a pas d'obstacle, la vue est dégagée, les virages sont décontractés et les yeux peuvent se fixer au loin. Un horizon d'infini se déroule devant moi, coincé entre le bleu et le blanc.

J'ai l'impression de voler, c'est un sentiment superbe de glisser sur cette immensité blanche. Cela me rappelle les descentes sur ces anciens grands glaciers comme la Grande Sassièrè, la Pointe de la Galise, le glacier de Saint-Sorlin sous la pointe de l'Étendard ou encore vers le Dôme de Polset, de vastes cirques perchés au-dessus de trois milles mètres d'altitude.

Je crois que c'est vraiment ce que je préfère à ski, tant pis pour la pente raide.

C'est une des raisons pour lesquelles je rêve d'aller mettre mes spatules sur le glacier du Tabuchet en dessous du refuge de l'Aigle dans les Ecrins.

— Ça doit être géant !

La félicité se poursuit, je jette un dernier coup d'œil à ma droite sur l'entrée de la face nord qui me surplombe. Aucun regret, ces virages sur le glacier sont vraiment chouettes.

Je me surprends à penser que je devrais filmer pour en faire profiter les copains.

— Vraiment, mauvaise idée. Non seulement l'image ne va rien pouvoir transmettre de ce que je ressens mais cela va me sortir de ce moment de bonheur. Restons simplement dans le présent.

La distance peut bien paraître vaste, cela reste une descente, et les mètres parcourus défilent. Au bout de quelques minutes, j'arrive hélas au moment où le plateau glaciaire se jette dans la pente plus raide des Grands Couloirs.

Je ralentis le rythme et contrôle un peu plus mes virages pour appréhender la suite.

Je rejoins également l'ombre qui recouvre encore une partie de cette face.

J'aperçois deux points un peu plus bas.

— Deux retardataires, ils sont probablement partis depuis le parking des Fontannettes.

Je me lance dans la pente en enchaînant une succession de virages contrôlés, bien guidés avec des angles arrondis pour éviter de prendre trop de vitesse tout en s'amusant avec la pente et la qualité de

la neige. Effectivement, comme annoncé, les cinq ou dix centimètres sur fond dur rendent le ski très agréable.

J'ai une meilleure vue maintenant sur les futurs obstacles à franchir. La face a été ravagée par d'énormes avalanches tout au long de la saison et j'aperçois différentes cassures au-dessus de moi aux endroits où la pente est la plus raide.

Je fais l'itinéraire dans ma tête et le mieux semble être de rejoindre les deux alpinistes pour couper l'avalanche à leur niveau, et rejoindre des pentes épargnées un peu plus bas.

Lorsque j'arrive à leur hauteur, je suis surpris par la question du premier de cordée :

— Ça va, tout va bien ?

— Nickel et vous ?

— Il reste combien de temps jusqu'au sommet ? Une heure ?

— Difficile à dire, je ne suis pas monté par là et avec mes skis en descente, la notion de temps est légèrement différente. Mais je dirais plutôt deux heures quand même.

— Ok, faut mettre les crampons ou ça passe sans ?

— A votre place je les mettrais maintenant, vous arrivez sur la partie la plus raide. Et vous serez mieux avec sur la portion finale pour monter l'arête sommitale.

— Très bien, pause alors, t'as entendu ? On va mettre les crampons maintenant.

— Sacré bazar cette face avec toutes ces boulettes.

— C'est clair, on t'envie moyen avec tes skis là.

— Oui, je pense que je vais déchausser pour passer le plus gros.

Je me mets à faire les manips avec eux. J'enlève rapidement mes skis qu'encore une fois je néglige de mettre sur mon sac. Autant se compliquer la vie plutôt que perdre deux minutes, je sens que ma lucidité n'est pas au mieux.

La descente sans crampons et avec les skis dans la main est un peu scabreuse mais les différents blocs de glace permettent de s'arrêter rapidement si je me mets à glisser. Et puis la trace des alpinistes me permet d'utiliser de bonnes marches.

Je réussis à traverser une zone de très gros blocs et je me décide à remettre les skis peu après.



Je descends tant bien que mal sur des bandes de neige entre deux coulées puis quand celles-ci se terminent, je traverse les boulettes vers la droite pour atteindre le patch de neige suivant.

Finalement je rejoins assez rapidement des pentes épargnées et après quelques virages en bonne neige toujours froide, je me retourne.

Je vois plus haut les deux compères qui continuent l'ascension, je distingue plus haut encore mes virages mais surtout le champ de ruines que sont les Grands Couloirs.

Quelle idée de prendre ses skis, les alpinistes ont eu bien raison. Je me sens un peu anachronique avec ma paire de spatules aux pieds.

Le flambeau entre les skieurs et les alpinistes a bel et bien été passé. Voilà qui devrait satisfaire ma constante soif de neige jusqu'à la prochaine saison.

La haute montagne est derrière moi, plus qu'à filer sur les contrepentes les mieux enneigées pour continuer la descente. La neige n'est plus froide et le stade de moquette est dépassé mais cela reste encore bien skiant. Autant filer rapidement pour éviter d'avoir à faire du ski nautique.

Je suis toujours plus haut que le refuge, la neige est encore abondante mais dès que je l'aurai dépassé, le ski s'arrêtera vite.

Je vois plein de petits points autour du refuge, il y a l'air d'avoir de la vie, j'envisage un moment d'aller y faire un tour, mais j'abandonne l'idée presque aussitôt.

Je file en tenant ma droite, il faut jouer un petit peu avec le relief pour passer au mieux des grosses moraines, pas les mêmes que cette nuit, mais le même style.

Je profite de chacun des virages à effectuer, je sais que cette fois-ci, ce seront les derniers. Un grand sourire illumine mon visage :

— Qu'est-ce que j'aime le ski !

Il faut lire au mieux la trajectoire pour finir de sortir de la Grande Casse et rejoindre le plateau de la moraine où trône le refuge, en remontant quelques petites contre pentes, en skiant à flanc puis en descendant quand le relief le permet.

Je laisse aller les skis, c'est le jubilé, les derniers virages de la saison !

Je perds de l'altitude et la pression ressentie tout au long de la journée a bien diminuée, c'est plus facile d'enchaîner, l'euphorie me gagne, j'ai envie de crier à chaque virage.

Je passe à hauteur du refuge mais tout de même à bonne distance, je croise quelques personnes qui marchent, moi je vole. C'est dingue.

J'essaie de garder de la vitesse pour passer au mieux cette zone plate. Mais rapidement me voilà en train de patiner en poussant sur mes bâtons, pour atteindre peut-être la dernière pente à skier, j'essaie de viser au plus juste pour optimiser le ski.

Je prends à gauche du torrent sur le versant qui a l'air le plus ombragé mais je suis rapidement bloqué par ce dernier que je dois traverser de nouveau.

La neige s'arrête là.

Je traverse le torrent avec mes chaussures de ski, je m'assois dans l'herbe pour faire les manips. Mais avant, je prends le temps d'une pause pour digérer, cette descente, les efforts qui m'auront amené jusqu'ici, ainsi que les émotions ressenties tout au long de la journée.

Je pose les skis dans l'herbe, puis je descends mon sac à dos à terre. Je commence par chausser de nouveau mes skis, puis j'enlève mes pieds l'un après l'autre des chaussures pour me retrouver en chaussettes à côté. J'enlève ensuite le baudrier, ma doudoune, mes deux buffs, mes gants. Je sors mes baskets du sac puis à l'inverse j'y range le reste.

Contrairement au ski de piste, retrouver les baskets aux pieds ne donne pas cette sensation de soulagement immense. Le matériel de ski de rando est heureusement beaucoup plus confortable.

J'accroche ensuite mes skis avec chaussures sur l'extérieur du sac à dos, reprenant ce que j'avais fait dans la nuit pour monter jusqu'au Lac des Vaches.

Puis je m'assois, face à la Grande Casse.

Maintenant elle est belle, bien visible, toute blanche, contrairement à quelques heures plus tôt où le noir semblait éternel et impénétrable.

C'est vraiment une montagne imposante, sa base est très large et sa caractéristique est d'être un gros bloc, séparé du reste de la chaîne, tel un îlot à part entière dans ce massif de la Vanoise. La forme de sa face ouest avec la pointe sommitale légèrement désaxée, sa position isolée et culminante dans ce grand massif la rend facilement reconnaissable de loin. Cette montagne est un vrai point de repère lorsque l'on veut apprendre à s'orienter parmi les sommets des Alpes.



La haute montagne finie, place maintenant à la descente dans les alpages, ces grands prés verts remplis de fleurs, habités par les marmottes qui se sont maintenant bien réveillées. Encore un effort pour remettre le sac sur le dos, et le retour vers la vallée commence. Il est encore tôt, probablement autour de dix heures. Les couleurs sont chaleureuses et les contrastes appuyés, tout est paisible autour et à l'intérieur de moi.

La vie est belle.

Je me sens encore étrangement en forme, je profite de ma première randonnée d'été, au sein de toutes ces couleurs et de cette vie retrouvée avec la fonte des neiges.

Je croise beaucoup de randonneurs et de trailers, je me dis qu'ils ont tellement raison d'être là, c'est vraiment une journée splendide. Le mauvais temps des jours précédents à laver l'atmosphère et la visibilité est magnifique. La montagne semble si accueillante.

J'ai l'air d'un extra-terrestre avec tout mon attirail, les regards se fixent sur mon sac et mes skis, certains me demandent d'où je descends comme ça.

En même temps, le ratio portage versus ski est largement en leur faveur. J'étais surpris ce matin au sommet de voir tous ces gens monter sans les skis, j'ai trouvé cela saugrenu, pourtant leur saison avait belle et bien débuté. C'est juste moi qui suis resté coincé dans ma bulle de Skitourien.

Je descends vite, les baskets sont confortables, le chemin est facile, je suis à la limite entre marche rapide et course.

Fidèle à la réputation du parc, je croise plein de marmottes, quelques bouquetins, le tout en suivant un torrent bien en forme avec toute la neige qui doit fondre au-dessus de nous. Des fleurs jonchent l'herbe d'un vert presque fluorescent. En face, on distingue des cimes enneigées.

C'est bucolique.

Je repasse devant le chalet des Fontanettes, j'hésite à m'arrêter mais je préfère descendre. Je m'arrêterai dans un restaurant à Pralognan-La-Vanoise. Les dernières manips à faire seront derrière moi, j'aurai l'esprit plus léger.

Je rejoins rapidement le parking. Il est onze heures du matin. Je retrouve mon vélo que je détache et je m'installe à un endroit pratique pour remonter tout mon équipement dessus.

Je remplis la gourde sur mon cadre dans une petite fontaine et je bois goulûment malgré la fraîcheur de l'eau. Un couple m'aborde pour me demander :

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ?

Ils sont très gentils, je leur explique le concept du véloski. C'est la première fois qu'ils entendent parler. Les voilà qui repartent en riant, un peu impressionnés mais en se disant que je suis probablement fou.

Me revoilà une fois de plus dans mes manips.

J'ai vidé l'intégralité de mon sac partout par terre pour pouvoir ranger de manière plus ordonnée. Je troque le pantalon de ski pour le cuissard cycliste mais je garde le t-shirt manches longues sur moi.

Je range le baudrier, les piolets, mon pantalon dans mon sac.

J'installe mes skis avec chaussures dessus le long de mon cadre et je sangle le tout ensemble. Je place mon sac sur la plateforme créée, je garde mon casque d'alpinisme qui fait office de casque à vélo et me voilà prêt à descendre vers Pralognan-La-Vanoise.

— Je vais être pile à l'heure pour un bon plat du jour !

Je m'élançe sur cette route gravie quelques heures plus tôt, l'air est frais et je regrette presque d'avoir rangé les gants. La vitesse augmente rapidement et je suis obligé d'appuyer fort sur les freins.

— Pas de doute, c'était bien raide cette route au-dessus de Pralognan.

J'arrive rapidement au village que je traverse un peu au hasard pour trouver une terrasse. Vu le nombre de personnes croisées sur les sentiers, j'imagine que tous les restaurants sont déjà ouverts. Je fais le tour du centre mais je ne trouve rien malgré une agitation palpable dans la station. Je me plante devant l'enseigne d'un bistrot, j'aperçois quelques personnes à l'intérieur :

— Bonjour, vous allez ouvrir par hasard ?

— Bonjour, hélas non, c'est prévu pour samedi, l'ouverture officielle de la station. Il faut revenir sur vos pas, il n'y a que la pizzeria qui fait à manger en ce moment.

— Super, merci pour l'info.

L'ouverture de la saison d'été, voici d'où vient cette effervescence et tous ces ouvriers qui s'activent un peu partout.

Comme conseillé je retourne sur mes pas et effectivement je vois une terrasse avec une ardoise où est inscrit un menu du jour. Andouillette-Frites.

— Parfait, ça m'ira à merveille !

Je m'installe face aux montagnes et accessoirement face à mon véloski posé sur un petit muret en face.

Je suis le premier installé, il est 11h50.

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, je vais prendre un coca et le plat du jour !

— Ça marche, pas bien le choix pour le menu de toute façon, la carte n'est pas encore disponible. On ouvre la cuisine, donc c'est un menu unique.

— Effectivement, je vois que ça s'active dans la station, on sent les derniers préparatifs.

— Exactement, c'est l'ouverture de la saison d'été ce week-end, soit dans deux jours.

Le serveur repart, et apporte rapidement la boisson.

Quel plaisir cette première gorgée, depuis cette terrasse légèrement au soleil, face aux cimes enneigées, avec ce sentiment de plénitude.

Je commence à voir les premiers clients, on sent des habitués du lieu, ils s'appellent tous par leur prénom et se racontent les nouvelles avec de grands sourires.

L'énergie est là, ils sont prêts à recevoir les centaines de touristes pour les deux prochains mois.

La terrasse se remplit progressivement, des commerçants voisins, des ouvriers, quelques touristes tout de même, et moi, avec un sourire béat.

Ma commande arrive, j'ai faim mais finalement pas tant que ça, je mange avec plaisir mais sans dévorer non plus. Je profite simplement du moment.

Je termine mon repas avec une île flottante et un café. Je ne regarde pas l'horaire des trains sur Moutiers, je ne suis pas pressé, tant pis si je loupe un train de peu, je prendrais le suivant.

De toute façon Pauline est de garde, je ne suis pas attendu ce soir.

La chaleur commence à se faire plus pressante sous les toiles de la terrasse. Je préfère partir avant que le sommeil ne me gagne, j'ai tout de même fait nuit blanche, je peux ressentir un coup de mou à tout moment.

Une fois l'addition réglée, je me remets en route sur mon vélo et je pars en direction de la gare.

Je suis heureux de sentir de nouveau le vent sur ma figure, il est encore frais, il me fait du bien. Le trajet retour est agréable, majoritairement descendant, les kilomètres s'enchaînent vite.

De nouveau je traverse Bozel sans m'arrêter et je continue ma route jusqu'à Moutiers. Je remonte une grande rue, traverse un pont, et j'arrive enfin à la gare.

Nous sommes en fond de vallée, à quatre cents mètres d'altitude, bien loin des trois mille huit cent cinquante-quatre mètres atteints quelques heures plus tôt. Le soleil tape fort, ici il fait vraiment chaud. Je m'arrête devant mon point d'arrivée et j'enlève le t-shirt manches longues pour le tee-shirt manches courtes.

Dernière manip, j'enlève les sangles du vélo, je descends les skis, je déchausse les chaussures, j'attache leur languette avec un mousqueton que je clip à une sangle de mon sac à dos. Puis je termine en fixant mes skis le long de mon sac.

Me voilà prêt à prendre le train, je regarde le tableau, il est quatorze heures, le prochain train est dans une heure et quart.

Domage pour l'optimisation, je vais devoir attendre.

Le temps passe vite, je me mets à l'ombre et réponds à quelques messages sur mon portable. Le train arrive. Je refais tout en sens inverse. Le changement à Aix-les-Bains, le passage par le Lac du Bourget. Je pensais m'effondrer dans le train, pourtant je ne m'endors toujours pas, l'adrénaline doit encore bien couler dans mes veines.

Lyon Part-Dieu, un dernier effort pour remettre mon sac sur le dos et enfourcher mon vélo pour revenir jusqu'à chez nous.

Une fois devant l'immeuble, je range directement le vélo mais aussi les skis et tout le matériel de montagne à la cave. La satiété est atteinte, je peux me tourner sereinement vers l'été.

Je monte vers l'appartement délesté de la plupart de mes affaires, je n'ai pas besoin d'arrondir le dénivelé en prenant les escaliers, l'ascenseur m'attend.

J'ouvre, il est 19h.

Cela fait exactement vingt-quatre heures que je suis parti. Je suis rentré de ma garde.

Ma garde de sport.

Annexe:

Image 1 : Graphique des températures : Auteur Serge Zaka, publié sur Twitter

Image 2 : Bulletin météo Capelain, pris sur l'historique du site : <http://mto38.free.fr/> (lien également depuis skitour)

Image 3 : BRA, pris sur météoFrance, historique des BRA

Image 4 et suivantes : Photos personnelles

Annexe 2 : Explication du ski de rando:

C'est un sport qui consiste à remonter les pentes enneigées à l'aide de peaux synthétiques aux facultés anti-dérapantes que l'on colle sous les spatules.

A la différence du ski de piste, chaussures et skis peuvent être placés en deux positions. Le mode "montée" libère le talon et donne plus de souplesse à la chaussure pour marcher - et donc principalement remonter les pentes. Le "mode descente", à l'inverse, bloque chaussure et ski ensemble d'un seul bloc, permettant de skier comme en station, à condition d'enlever les dites peaux bien-sûr.

Annexe 3 : Explication de l'échelle de cotation du ski de rando:

Le ski de randonnée possède une échelle de cotation permettant de choisir une aventure à son niveau en fonction de la difficulté de l'itinéraire et de son degré d'exposition aux risques. Cette cotation se décompose en 3 numéros. Exemple pour la Face Nord de la Grande Casse : 5.2 - E2  
Les 2 premiers numéros définissent le niveau de difficulté technique. Le 1er numéro classe la difficulté technique entre 1 et 5, du plus facile au plus difficile. Le 2eme numéro permet de nuancer la difficulté en 3 subdivisions.

Concrètement, une randonnée de niveau 3, allant de 3.1 jusqu'à 3.3 comprend au moins un passage dans une pente à 40°. Une de niveau 4.1 jusqu'à 4.3 comprend une section plus ou moins longue entre 40 et 45°.

Seul le dernier niveau 5 possède une plus grande échelle.

Ce dernier niveau constitue ce que l'on appelle dans le milieu de la montagne, le ski de pente raide. Il va de 5.1 à 5.5, avec des passages obligatoires entre 50 et 55°. Le passage à 5.6 pour certains itinéraires donne matière à débat entre spécialistes.

Pour donner un ordre d'idée, très peu de pistes noires en station dépassent les 35° même dans le mur le plus raide. S'il fallait les coter, elles présenteraient des niveaux de difficulté globalement inférieurs à 3.1.

Le troisième numéro concerne le degré d'exposition et comporte 4 niveaux d'exposition, de E1 à E4. Une chute sur un itinéraire E1 n'entraînera aucune conséquence, contrairement à E4 qui est décrit dans les de topo de la manière suivante:

« Chute avec multiples rebonds et mort certaine ». En général, nos sorties sont cotées E2.

En plus de l'exposition de la pente, il faudra prendre en compte des obstacles, comme des arbres ou des rochers. Dans tous les cas, cette échelle de cotation est à pondérer avec les conditions de la montagne le jour J, la neige peut être gelée ou poudreuse, toutes chutes sur une neige gelée même sur un itinéraire E1 peut entraîner une blessure plus ou moins grave.